

# LA LETTRE

## « SUBSTITUT DE LA PERSONNE » AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE

PIERRE DAMIEN, BAUDRI DE BOURGUEIL ET LES AUTRES

Micol Long

Université de Gand – FWO

Le XI<sup>e</sup> siècle, comme il est notoire, est une période où l'art épistolaire connut une fortune croissante, mais dont les sources conservées ont un volume relativement gérable par rapport aux siècles suivants<sup>1</sup> ; il a donc été possible d'en faire un dépouillement assez complet, pour rechercher les témoignages relatifs à la conception de la missive comme « substitut de la personne ». Cette formulation veut indiquer les cas où l'on fait référence au morceau de parchemin comme s'il s'agissait d'un être humain. Il y a donc une correspondance entre le réel (une personne) et une représentation du réel, dans le sens où l'on attribue arbitrairement à un objet (une lettre) le rôle de représentant, et donc de substitut, de la personne en question<sup>2</sup>.

Dans les témoignages analysés, quand une missive est représentée comme un substitut de quelqu'un, il s'agit toujours de son auteur. Il y a en effet un lien particulier entre l'objet et la personne qu'il remplace : dans le cas d'une lettre, le destinataire affirme souvent y reconnaître l'« empreinte personnelle » de son auteur. Un fil rouge de cette étude sera donc l'exploration des différentes façons dont cette empreinte peut s'imprimer dans la lettre.

Avant d'aborder l'analyse des quelques témoignages particulièrement significatifs, il est utile de réfléchir brièvement sur les moindres indices qui renvoient à une conception de la lettre comme substitut de la personne. Lorsque l'on décrit le but et l'effet d'une lettre, dans la plupart des cas l'auteur affirme agir à travers son écrit (*per epistolam* ou *litteris*), mais parfois le sujet de l'action est la lettre même. Cette façon de s'exprimer donne lieu à un effet de distanciation : l'auteur ne dit pas « je te remercie », mais « ma lettre te remercie » (*gratias magnas dicit vobis epistola nostra*)<sup>3</sup>, « je te salue », mais « ma lettre te salue » (*vos salutat mea*

<sup>1</sup> Pour un panorama général voir CONSTABLE, 1976, pp. 31-38 et ERDMANN, 1952, pp. 1-15. Ce dernier se concentre sur la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, qui est sans doute un tournant décisif dans l'histoire de l'épistolographie médiévale, comme le pense aussi McGUIRE, 1988, p. 180. Sauf autre indication, les traductions sont de l'auteur.

<sup>2</sup> Voir à ce propos BOURDIEU, 1982, p. 59.

<sup>3</sup> ANSELME, *Lettre. Priore e abate del Bec*, ep. 14, p. 140.

*epistola*)<sup>4</sup>. Souvent, en examinant ces passages dans leur contexte, l'on peut en reconstruire les raisons : par exemple l'auteur peut mettre en place une opposition entre lui-même et ses lettres, ou parler d'une missive qui pourrait être fausse en faisant une distinction entre celle-ci et celui qui est censé l'avoir envoyée<sup>5</sup>.

Parmi les verbes associés à l'action de la lettre, on trouve saluer (*salutare*)<sup>6</sup>, consoler (*consolare*)<sup>7</sup>, témoigner (*testari*)<sup>8</sup>, dire (*dicere*)<sup>9</sup>, enseigner (*docere*)<sup>10</sup>, décrire (*describere*)<sup>11</sup>, réjouir (*infundere gaudium*)<sup>12</sup>, attrister (*contristare*)<sup>13</sup>, frapper (*percutere*)<sup>14</sup>, voltiger (*volitare*)<sup>15</sup>, parler (*loqui*)<sup>16</sup> et se taire (*tacere*)<sup>17</sup>. Que dans tous ces cas le sujet grammatical soit la lettre et non pas l'auteur est un détail qui renvoie à l'idée que la lettre agit comme aurait agi l'auteur s'il était présent ; en outre, cela aide à comprendre certaines tendances à attribuer des caractéristiques comportementales ou morphologiques humaines à la missive.

Avant d'analyser ces dernières, l'on peut encore réfléchir sur le parallèle entre la lettre conçue comme substitut de l'auteur et l'ambassadeur, qui représente et

<sup>4</sup> ANSELME, *Lettere. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 244, p. 358.

<sup>5</sup> Pour le premier cas, voir dans *ibid.*, p. 358 : *rarissime vos salutat mea epistola, sed cotidie vos aspicit mea memoria, et spero in deo quia numquam illa de corde meo delebitur*. Pour le deuxième, voir *Die Tegernseer Briefsammlung*, p. 5 : *epistola vestri nominis inscriptione pretitulata multum contristaverat precordia nostra*.

<sup>6</sup> *Rarissime vos salutat mea epistola* (ANSELME, *Lettere. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 244, p. 358).

<sup>7</sup> *Optat dilectio tua consolari epistola dilectionis meae* (ID., *Lettere. Priore e abate del Bec*, ep. 115, p. 350).

<sup>8</sup> ... *quatenus hoc vobis nostra testaretur epistola* (*ibid.*, ep. 21, p. 154).

<sup>9</sup> ... *gratias magnas dicit vobis epistola nostra* (*ibid.*, ep. 14, p. 140).

<sup>10</sup> *Sed quid te docebit epistola mea quod ignores, o tu altera anima mea ?* (*ibid.*, ep. 16, p. 144).

<sup>11</sup> *De charissimo meo nepote vestro copiosus nuntius vester, qui ea quae circa ipsum sunt vidit et ab eodem audivit, potest interrogantibus dicere quam epistola mea possit describere* (*ibid.*, ep. 66, p. 248).

<sup>12</sup> *Vestrae paternitatis epistola percepta magnum se cordi meo gaudium infudit* (*ibid.*, ep. 71, p. 258).

<sup>13</sup> *Epistola vestri nominis inscriptione pretitulata multum contristaverat precordia nostra* (*Die Tegernseer Briefsammlung*, p. 5).

<sup>14</sup> *Litterae, quas domno abbati Rodulfo misistis de aegritudine et de angustiis vestris, graviter cor nostrum caritativa compassione percusserunt* (ANSELME, *Lettere. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 425, p. 412).

<sup>15</sup> *Instat et instat mihi conscius alterius suae conscientiae, id est meae, ut ad se trans mare volitent et volitent saepius litterae meae, quasi volens discere statum amicitiae meae* (ID., *Lettere. Priore e abate del Bec*, ep. 16, p. 144).

<sup>16</sup> *Ceterum unde nobiscum vestra dudum loquebatur epistola, ima de fide servanda apud prepositum, vestre suavi et castigae ammonitioni grates agentes conamur omnimodis ei fide adesse, nec unquam in hoc deficimus, id enim fratrum esse et Scripturæ et vobis vehementer adsentimur* (*Die ältere Wormser Briefsammlung*, ep. 40, p. 76). Voir aussi : *In principio nostrae responsionis praefigo, quia nostra testatur conscientia quod loquitur epistola* (ANSELME, *Lettere. Priore e abate del Bec*, ep. 20, p. 152).

<sup>17</sup> *Quantis me cives mei contumeliis affecerint, licet tacuisset epistola, divulgavit vobis fama* (*Briefsammlungen der Zeit Heinrichs IV.*, ep. 46, p. 90).

substitue celui qui l'a envoyé, en tant qu'acteur — sujet de l'action<sup>18</sup> — mais aussi en tant qu'objet, par exemple des gestes d'affection : dans une lettre, Pierre Damien invite son ami Lorenzo, archevêque d'Amalfi, à accueillir l'abbé de Classe à sa place et affirme que tout le bien qu'il lui fera, ce sera comme s'il l'avait fait pour lui<sup>19</sup>. Il est possible de trouver déjà dans le Nouveau Testament des attestations de cette idée, comme l'invitation à accueillir quelqu'un comme s'il s'agissait de celui qui écrit et la célèbre phrase : « toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites<sup>20</sup> ».

La lettre peut aussi être traitée par le destinataire comme il traiterait l'auteur absent, en jouissant du contact physique, ou en y transposant des gestes d'affection. Pierre Damien raconte en plusieurs occasions que, dès qu'il a vu la lettre d'un ami, il s'en est emparé (*arripui*) et il l'a dépliée après l'avoir embrassée (*osculatus explicui*)<sup>21</sup>. Un tel langage ne doit pas surprendre, car l'expression de l'amitié peut, à cette époque, être indiscernable de celle de l'amour ; ce genre d'affirmation témoigne aussi d'une attention croissante réservée au corps et aux gestes<sup>22</sup>. Le thème du baiser, en particulier, fleurira à la fois dans un sens littéral, par exemple dans les vers et les lettres d'amour, et dans un sens symbolique, dans les interprétations chrétiennes, surtout mystiques<sup>23</sup>.

Ce genre de gestes se comprend dans le contexte d'un rapport d'amour ou d'amitié, mais l'on peut en trouver aussi dans des lettres qui traitent surtout de direction spirituelle<sup>24</sup>. Mathilde d'Écosse, reine d'Angleterre, écrit à Anselme de Cantorbéry qu'elle accueille sa lettre comme si elle provenait d'un père et qu'elle la garde sur son sein, le plus proche possible de son cœur<sup>25</sup>. Dans ce

<sup>18</sup> Voir par exemple la lettre où Anselme de Cantorbéry dit à ses moines que, en son absence, il a laissé le prieur *Ernulfus* à sa place, presque tel un autre soi-même (*pro me, quasi alterum me*) et qu'ils doivent s'adresser à lui, le croire et le recevoir comme s'il s'agissait d'Anselme lui-même : *Si consilium de animabus vestris vultis quaerere, habetis vobiscum venerabilem fratrem et filium nostrum, dominum priorem Ernulfum, virum spiritualem, in quo et bona voluntas gratia Dei abundat et sapientia, quem vobis pro me, quasi alterum me, dimisi. Ad illum quasi ad me recurrite, illi velut mihi vos credite, illum sicut me suscipite* (ANSELME, *Lettere. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 355, p. 272).

<sup>19</sup> *Rogo autem et humiliter obsecro, ut karissimum patrem meum abbatem Classensem in mea persona suscipias et quicquid illi beneficii, quicquid karitatis impenderis, mihi proprie te exhibere cognoscas* (voir PIERRE DAMIEN, *Lettere* (1-21), ep. 4, p. 242).

<sup>20</sup> Phil 1, 17 : *Si ergo habes me socium suscipe illum sicut me* ; Mt 25, 40 : ... *quamdiu fecistis uni de his fratribus meis minimis mihi fecistis*, dans *Biblia sacra iuxta vulgatam versionem* (éd. de WEBER).

<sup>21</sup> *Redditas michi sanctitatis vestrae litteras, discolo quodam deferente presbytero, laetus arripui, osculatus explicui, celeri sub aviditate perlegi* (PIERRE DAMIEN, *Lettere* (91-112), ep. 96, p. 90). Voir aussi : *Litteras sigillo vestrae sanctitatis impressas, venerabilis pater, mox ut aspexi, promptus arripui, laetus explicui, curiose perlegi* (Id., *Lettere* (41-67), ep. 58, p. 278).

<sup>22</sup> Voir FUMAGALLI, 1990, pp. 43-57 et 67-72, et SCHMITT, 1998, pp. 339-355.

<sup>23</sup> Voir PERELLA, 1969, pp. 51-156.

<sup>24</sup> Voir BOESCH GAJANO, 2010.

<sup>25</sup> *Cartulam quidem a vobis missam loco patris amplector, sinu foveo, cordi quoad possum propius admoveo* (ANSELME, *Lettere. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 320, p. 186).

genre de cas, un rôle significatif est probablement joué par le modèle de la relique sacrée, que l'on peut garder sur soi comme une amulette<sup>26</sup>.

On doit enfin préciser que, si la plupart des témoignages montrent une attitude positive à l'égard de la lettre, le cas opposé peut se trouver aussi: l'archevêque Lanfranc de Cantorbéry se plaint que le destinataire de l'une des ses lettres a jeté avec dédain la missive sur un siège<sup>27</sup>. Ce geste, effectué en la présence du porteur et dénoncé par Lanfranc, a en toute probabilité une valeur symbolique qui dérive de la conception de la lettre, dans sa dimension matérielle, comme un substitut de son expéditeur.

Plus rares, par rapport aux cas où des auteurs décrivent une lettre qu'ils ont reçue, sont les témoignages où quelqu'un parle de sa propre missive en montrant qu'il la considère comme un substitut de lui-même: l'historien et poète Baudri de Bourgueil<sup>28</sup>, en rédigeant un échange poétique entre Hélène et Pâris, imagine par exemple que ce dernier écrit à Hélène que la lettre qu'il est en train de composer sera bienheureuse si sa destinataire la cache sur son sein. Il exprime alors le souhait de pouvoir échanger sa place avec celle de ce morceau de parchemin (« Si seulement cette feuille était alors Pâris et Pâris cette feuille! »)<sup>29</sup>. Anselme de Cantorbéry aussi affirme dans une lettre adressée à l'abbesse Eulalie de Shaftesbury et à ses moniales que, puisqu'elles ne peuvent pas bénéficier de sa présence corporelle comme, avec affection pieuse, elles le désireraient, elles peuvent du moins la révéler un peu à elles-mêmes à travers la lettre<sup>30</sup>. Il ajoute que cela lui fait comprendre qu'elles se souviennent vraiment de lui: elles demandent ses lettres, pour pouvoir en quelque sorte le voir dans la missive<sup>31</sup>.

On peut désormais approcher la question, déjà anticipée, de l'anthropomorphisation de la lettre. Pierre Damien, pour expliquer combien il a apprécié la lettre d'Olderic, évêque de Fermo, lui dit qu'il la garde toujours dans sa cellule monastique, comme si elle habitait avec lui (il utilise le terme *cohabitatrix*,

<sup>26</sup> Mathilde décrit en termes presque miraculeux l'effet positif que la lettre a eu sur elle, en disant à Anselme que le ruisseau de ses mots l'a visitée comme un rayon du nouveau jour, en dissipant le nuage de la tristesse qui l'entourait: *Tristitiae quippe nebulis quibus obvolvebar expulsis, verborum vestrorum me rivulus, tamquam novae lucis radius, perlustravit*. Voir VEZIN, 1992, pp. 107-115 et SKEMER, 2006.

<sup>27</sup> *Litteras ante paucos dies tibi transmisi, et eas vix susceptas legere despexisti, et cum magna indignatione, sicut michi dictum est, supra quoddam sedile eas proiecasti* (*The Letters of Lanfranc*, ep. 27, p. 112).

<sup>28</sup> Voir PASQUIER, 1878, et sur les textes cités ici, TILLIETTE, 1992, pp. 121-161.

<sup>29</sup> *O tunc carta Paris, Paris autem carta fuisset/atque modo possem poterit quo carta latere!* (BAUDRI DE BOURGUEIL, *Poèmes*, vol. 1, n° 7, p. 23). Trad de TILLIETTE.

<sup>30</sup> *... ut cum meam praesentiam, quam religioso affectu desideratis, secundum voluntatem vestram habere non potestis, saltem per epistolam meam aliquatenus illam vobis exhibeatis* (ANSELME, *Lettere*. *Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 337, p. 234).

<sup>31</sup> *In hoc enim cognosco quia vos vere memoriam mei habetis, cum et litteras meas quaeritis, ut in eis me quodam modo videatis* (*ibid.*).

« compagne de logis »). Il affirme parler souvent avec elle<sup>32</sup> et y voir clairement la beauté de l'homme intérieur de son ami, l'image de son vrai visage: *in ea interioris hominis vestri speciem ac veri vultus imaginem manifeste contem-plo-r*. Cette idée du miroir qui permet de contempler le vrai visage, le visage de l'âme, de l'ami, revient dans une autre lettre du même auteur, adressée à Lorenzo d'Amalfi. En lui demandant son amitié, Pierre dit que de son désir témoigne sa conscience, laquelle comme dans un miroir contemple les traits sereins du visage angélique de Lorenzo<sup>33</sup>. L'on voit donc resurgir l'idée que l'homme intérieur — qui dans ce contexte est l'objet de l'intérêt — ne peut pas être vu directement, mais seulement perçu, au-delà de la réalité matérielle, grâce aux sens spirituels.

Parmi les auteurs contemporains, cette idée est partagée par Yves de Chartres, qui demande à son correspondant Manegold de Lautenbach de faire en sorte qu'il puisse voir son homme intérieur dans sa lettre<sup>34</sup> comme déjà il a vu l'homme intérieur d'Yves dans ses missives. Dans la lettre en question, l'évêque avait en effet décrit à son ami ses intimes préoccupations, en lui demandant de le soutenir par la prière, car il se sentait comme un navire dans la tempête, accablé par les affaires temporelles alors qu'il désirait revenir à la vie contemplative. Si l'affirmation de voir dans une lettre l'ami qui l'avait écrite est un *topos* épistolaire très ancien<sup>35</sup>, les témoignages cités renvoient à quelque chose de plus spécifique, la conception de l'écriture épistolaire comme un exercice d'auto-analyse et d'expression de soi-même. Il s'agit donc, selon ces auteurs, d'une manière dont l'empreinte personnelle de l'auteur s'imprime dans la lettre, en la transformant en un miroir de son homme intérieur<sup>36</sup>.

À côté de la métaphore du miroir, il est possible d'en identifier d'autres qui sont également utilisées pour décrire cette empreinte, en commençant par celle du parfum. Si Pierre Damien affirme que ses écrits ne sentent que la « grammaire du Christ »<sup>37</sup>, Yves de Chartres déclare à propos d'une lettre de l'anachorète Geoffroy,

<sup>32</sup> ... *cum ea sepe confabulor* (PIERRE DAMIEN, *Lettere* (68-90), ep. 87, p. 355). Une idée semblable se trouve dans une lettre de Jérôme: *Nunc cum vestris litteris fabulor, illas amplexor, illae mecum loquuntur* (Sancti Eusebii Hieronymi *Epistulae*, vol. 1, ep. 7, § 2, p. 27).

<sup>33</sup> *Dilectissime mihi pater et domine, quo circa te desiderio ferveam, quae tuae dilectionis flamma meum pectus exurat, testis est lingua, quae tam crebro te abesse conqueritur, testis est conscientia, quae serenissimam angelici tui vultus speciem tam perspicue contemplatur* (PIERRE DAMIEN, *Lettere* (1-21), ep. 4, p. 240). Sur les rapports entre Pierre Damien et Lorenzo d'Amalfi, voir LUCCHESI, 1977, pp. 151-156.

<sup>34</sup> ... *fac ut videam interiorem hominem tuum in litteris tuis, sicut ex parte vidisti meum in meis* (YVES DE CHARTRES, *Correspondance*, ep. 38, p. 158).

<sup>35</sup> Le *locus classicus* est le traité du Pseudo Démétrios de Phalère, écrit dans les années quatre-vingt avant notre ère : voir MÜLLER, 1980, pp. 138-157 ; THRAEDE, 1970, pp. 146-161. L'on retrouve l'idée aussi dans l'œuvre de Cicéron et Sénèque ; sur Cicéron, voir en particulier DE GIORGIO, 2008, pp. 101-114.

<sup>36</sup> BOUQUET, 2011.

<sup>37</sup> *Mea igitur grammatica Christus est, [...] hoc solum mea novit epistola redolere* (PIERRE DAMIEN, *Lettere* (1-21), ep. 21, p. 374).

qu'elle semble sentir la vanité et l'ambition<sup>38</sup>. On remarquera que dans ces deux cas, au reste si différents, le verbe utilisé est le même, *redoleo*, qui exprime l'acte de diffuser une odeur, qu'elle soit bonne ou mauvaise, et a une longue tradition d'utilisation métaphorique<sup>39</sup>. Une métaphore apparentée est celle du goût : Anselme de Cantorbéry compare une lettre qu'il a reçue à un gâteau épais et débordant de miel, en affirmant qu'elle suintait des denses et suaves gouttes d'inexplicable affection envers lui<sup>40</sup>. L'on remarquera que dans cette phrase, Anselme mentionne aussi la « douceur dévote » (*religiosa dulcedo*) de son correspondant : il faut considérer que le thème de la douceur (*dulcedo*, *suavitas*) est très répandu au Moyen Âge et semble avoir souvent été utilisé pour qualifier d'une façon positive l'effet d'une œuvre d'art<sup>41</sup>. Il n'est donc pas surprenant qu'on l'applique à la description de l'effet d'une lettre, comme dans le cas en question. Parfois encore, on dit qu'on entend une voix dans la lettre : dans la même lettre qui contient la métaphore du gâteau de miel, Anselme écrit au moine Gautier que le Saint-Esprit, à travers lequel l'amour est répandu dans les cœurs des serviteurs de Dieu, a fécondé son âme avec l'affection dont il entend la voix dans ses lettres<sup>42</sup>.

Ces figures de style renvoient toutes au domaine des cinq sens : la vue (le miroir), l'odorat (le parfum), le goût (le miel), l'ouïe (la voix) et même, comme l'on verra, le toucher<sup>43</sup>. Toutefois, il n'est pas ici question d'une théorie globale des cinq sens, comme il y en eut au Moyen Âge<sup>44</sup> : la récurrence indépendante de ces métaphores souligne plutôt l'importance du procédé à travers lequel le destinataire d'une lettre affirme y reconnaître l'auteur et la centralité de la perception, qui permet de saisir non seulement le monde matériel, mais aussi la réalité invisible qui existe au-delà et qui, pour ces hommes, est la plus vraie.

En même temps, ces métaphores suggèrent qu'il existe une pluralité de moyens à travers lesquels la reconnaissance peut se réaliser ; outre le style et le contenu d'une lettre, le destinataire peut aussi en reconnaître l'écriture, si la lettre est autographe. Baudri de Bourgueil a réfléchi à la manière dont la nature autographe d'une lettre pouvait influencer la façon dont elle était reçue

<sup>38</sup> *Videntur etiam non nihil redolere vanitatis et ambitionis* (YVES DE CHARTRES, *Opera omnia* [Patrologia Latina, t. CLXII], ep. 164, col. 168A).

<sup>39</sup> Voir par exemple : CICÉRON, *De l'orateur*, t. II, chap. xxv, § 109, p. 51 : ... *doctrinam redolet exercitationemque paene puerilem* ; Id., *Brutus*, chap. xxi, § 82, p. 28 : ... *exiliores orationes sunt et redolentes magis antiquitatem quam aut Laeli aut Scipionis*.

<sup>40</sup> *Litteras religiosae dulcedinis tuae suscepi velut favum pinguem et exundantem atque stilantem densas et suaves guttas inexplicabilis erga me dilectionis* (ANSELME, *Lettre. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 434, p. 430).

<sup>41</sup> WALKER BYNUM, 2006, pp. 999-1013.

<sup>42</sup> ... *Spiritus Sanctus, per quem caritas in cordibus servorum Dei diffunditur, ipse animam tuam tali ac tanto fecundavit affectu. Cuius vocem in litteris tuis audio* (ANSELME, *Lettre. Arcivescovo di Canterbury*, vol. 2, ep. 434, p. 430).

<sup>43</sup> Bien que les sens ne fussent pas toujours considérés comme cinq, ou que les cinq individués ne fussent pas toujours les mêmes, voir CERQUIGLINI-TOULET, 2002, pp. 55-69.

<sup>44</sup> Voir PALAZZO, 2012, pp. 339-366. Je remercie l'auteur de ses suggestions sur ce thème lors du colloque.

et conservée. Dans une célèbre lettre en vers adressée à une jeune fille appelée Constance, il affirme avoir écrit de sa propre main (« Une main amie a écrit et le même ami a composé, / le même qui a écrit a composé le vers »)<sup>45</sup> et l'autographie est présentée comme la condition qui permet à la destinataire de toucher sans crainte la lettre. Il lui dit en effet : « Ne crains pas l'Hydre / ne redoute pas la Chimère / quand la main nue touche la feuille nue. / Tu peux toi-même tourner et retourner sans souci notre lettre / et tu peux sans risques la poser sur ton sein<sup>46</sup>. » Les références au contact physique entre la lettre et sa destinataire sont nombreuses aussi dans la réponse, qui pourrait être de Constance ou plus probablement de Baudri lui-même<sup>47</sup>, où l'on reprend l'image de la main nue qui touche le parchemin (« J'ai lu jusqu'au bout votre lettre avec une exploration ardente / et j'ai touché vos vers de ma main nue »)<sup>48</sup> et Constance affirme qu'elle a mis la lettre dans son sein et l'a tenue ainsi pendant toute la nuit<sup>49</sup>.

La conception de la lettre comme substitut de son auteur a dans ces deux textes des implications érotiques assez évidentes<sup>50</sup>, mais elle se retrouve aussi dans des lettres d'amitié où ces implications sont absentes. C'est le cas de la réponse de Baudri à un ami, Gautier, qui lui avait envoyé des vers écrits de sa main : ici aussi l'auteur souligne le lien direct entre expéditeur et destinataire en exprimant sa joie d'avoir reçu cette lettre qui a été touchée par la main de son ami (« J'ai récemment reçu, Gautier, les vers doux comme le miel / que tu a écrits, qui ont touché ta main pendant que tu écrivais »)<sup>51</sup>. Le thème de l'autographie épistolaire des lettres d'affection était déjà bien connu dans le monde classique : il est notoire que Baudri fut beaucoup influencé par les *Héroïdes* d'Ovide<sup>52</sup>, œuvre qui contient de nombreuses références à l'écriture autographe des lettres d'amour<sup>53</sup>.

L'idée que l'écriture pouvait être l'un des moyens à travers lesquels l'auteur d'une lettre se rendait présent au destinataire avait aussi été illustrée par certains Pères de l'Église, notamment Jérôme, qui avait affirmé que les signes tracés par

<sup>45</sup> *Scriptit amica manus et idem dictavit amicus, / idem qui scripsit carmina composuit* (BAUDRI DE BOURGUEIL, *Poèmes*, vol. 2, n° 200, p. 125).

<sup>46</sup> *Non timeas Ydram, noli dubitare Chymeram / dum tanget nudum nuda manus folium. / Ipsa potes nostram secunda revolvere cartam / inque tuo gremio ponere tuta potes* (ibid.).

<sup>47</sup> Voir TILLIETTE, 1992, pp. 121-161. Peter Dronke est d'un avis différent, voir DRONKE, 1984, pp. 84 sqq.

<sup>48</sup> *Perlegi vestram studiosa indagine cartam / et tetigi nuda carmina vestra manu* (BAUDRI DE BOURGUEIL, *Poèmes*, vol. 2, n° 201, p. 130).

<sup>49</sup> *Composui gremio posuque sub ubere laevo / scedam, quod cordi iunctius esse ferunt. [...] / Tandem fessa dedi nocturno membra sopori, / sed nescit noctem sollicitatus amor. / Quid non sperabam? Quid non sperare licebat? / Spem liber edederat, ocia nox dederat. / In somnis insomnis eram, quia pagina vestra / scilicet in gremio viscera torruerat* (ibid., pp. 130 sqq.).

<sup>50</sup> Pour une analyse de nombreuses lettres de cette époque qui contiennent des références érotiques, voir BOSWELL, 1980, pp. 207-266.

<sup>51</sup> *Carmina, Gauteri, nuper mellita recepi, / te scribente, tuam quae tetigere manum* (BAUDRI DE BOURGUEIL, *Poèmes*, vol. 1, ep. 6, p. 14).

<sup>52</sup> Voir BOND, 1986, pp. 143-193, particulièrement p. 160.

<sup>53</sup> Voir ROUSSEL, 2004, pp. 230 sqq.



la main qu'il connaissait bien lui évoquaient le visage de son ami<sup>54</sup>. Ce texte était certainement connu au XI<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent à la fois les nombreux manuscrits conservés<sup>55</sup> et les fréquentes citations des auteurs de l'époque<sup>56</sup>. À son tour, Jérôme avait probablement été influencé par un passage des *Lettres à Lucile* de Sénèque, qui réfléchissait sur la façon dont la correspondance rend les amis présents l'un à l'autre<sup>57</sup> en affirmant que les lettres « apportent les vrais signes, les vraies traces de l'ami absent » (*litterae quae, vera amici absentis vestigia, veras notas adferunt*) et que ce qu'il y a de plus doux dans la rencontre en personne, c'est à dire l'acte de reconnaître l'ami, cela même est produit par l'empreinte de la main sur la lettre (*nam quod in conspectu dulcissimum est, id amici manus epistulae inpressa praestat agnoscere*)<sup>58</sup>. Il ne s'agit pas nécessairement d'une référence à l'autographie épistolaire<sup>59</sup>, car cette empreinte pourrait aussi être, comme dans certains des témoignages cités, simplement sa « touche personnelle ».

Parler d'« empreinte personnelle » de l'auteur à propos de textes du Moyen Âge est sans doute délicat (par exemple, le rapport entre style et individualisation est très complexe)<sup>60</sup>. Pour cela, il est important de préciser que l'objet de cette enquête était la représentation que certains auteurs en donnent, leur choix d'affirmer qu'ils reconnaissent l'auteur d'une missive dans sa lettre. Cela permet aussi d'aborder sous un angle nouveau des phénomènes caractéristiques de l'époque en question, comme les débuts de la fortune renouvelée de l'auto-analyse et de l'expression de soi<sup>61</sup> dans des contextes religieux et peut-être même de la valorisation de l'écriture autographe d'auteur.

<sup>54</sup> ... *mihi vultus notae manus referunt inpressa vestigia* (*Sancti Eusebii Hieronymi Epistulae*, vol. 1, ep. 7, § 2, p. 27).

<sup>55</sup> Voir LAMBERT, 1969, t. Ia et Ib. Sur les recueils des lettres, voir aussi COMERFORD LAWLER, 1963, p. 8.

<sup>56</sup> Voir LECLERCQ, 1957, p. 136.

<sup>57</sup> *Numquam epistolam tuam accipio ut non protinus una simus* (SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilio*, vol. 1 et 4, ep. 40, § 1, p. 226).

<sup>58</sup> Ce texte pouvait, en outre, exercer une influence directe : comme il est notoire, les lettres de Sénèque circulaient au Moyen Âge en deux traditions différentes : un premier groupe, dont la missive en question fait partie, était bien plus diffusé par rapport au deuxième. Voir : REYNOLDS, 1965 ; ID., 1983, pp. 107 et 374 ; et, pour les manuscrits conservés, MUNK OLSEN, 1985, vol. 2, pp. 373-473.

<sup>59</sup> Bien que certains auteurs l'aient interprétée en ce sens, voir GANZ, 1997, p. 282.

<sup>60</sup> Voir GRÉVIN, 2005, pp. 101-115.

<sup>61</sup> MCGUIRE, 1988, p. 168, avait observé que dans certaines lettres du XI<sup>e</sup> siècle, qui font référence à l'auto-analyse et à l'expression de soi, on anticipe la littérature confessionnelle du XII<sup>e</sup> siècle.